

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

JANE GOODALL

& Douglas Abrams

LE LIVRE DE L'ESPOIR

A close-up portrait of Jane Goodall, an elderly woman with white hair, resting her chin on her hand. She is wearing a light-colored shirt and a black watch. The background is dark and out of focus, suggesting an outdoor setting with trees.

« Une alliance est encore possible entre les humains et les écosystèmes. »

POUR UN NOUVEAU
**CONTRAT
SOCIAL**

Flammarion

Immense scientifique à la renommée internationale, Jane Goodall est à jamais celle qui a démontré que l'outil n'était pas le propre de l'humain. L'histoire de cette jeune femme vivant avec les chimpanzés en Tanzanie dans les années 50 avait fasciné le monde entier, mais il lui aura fallu des décennies pour faire entendre l'essentiel de sa découverte : l'être humain n'est pas le centre du monde, mais un individu « sapiens » parmi toutes les espèces vivantes. Cette révolution des mentalités qu'elle a engagée avant tous est désormais réactualisée par les événements dramatiques qui frappent la planète : le réchauffement climatique, la disparition des espèces végétales et animales, mais aussi la pauvreté accrue de populations. Dans ce livre, la célèbre messagère de la paix des Nations Unies s'appuie sur son parcours de vie pour livrer à notre réflexion ses raisons d'espérer. Elle en appelle à un nouveau code moral universel pour relever les défis que font peser les menaces environnementales sur l'ensemble du monde vivant et redéfinir les liens entre l'humain et la nature.

Née à Londres en 1934, éthologue, Jane Goodall se considère avant tout comme naturaliste. Elle a reçu de nombreuses distinctions dans le monde entier et a été faite commandeur de l'ordre de l'Empire britannique. Elle a fondé l'Institut Jane Goodall pour la protection de la biodiversité, l'aide au développement durable et l'éducation.

Traduit de l'anglais par Laurence Decréau

Flammarion

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Le Livre de l'espoir

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Jane Goodall
Douglas Abrams
Avec Gail Hudson

Le Livre de l'espoir

*Traduit de l'anglais
par Laurence Decréau*

Flammarion

DU MÊME AUTEUR

Jane Goodall

Les Chimpanzés et moi, Stock, 1971.

Tueurs innocents, avec Hugo van Lawick, J'ai lu, coll. « Documents », 1973.

Le Cri de l'espoir, avec Philip Berman, Warner, 2001.

Nous sommes ce que nous mangeons, avec Gail Hudson et Gary McAvoy, Acte Sud, 2012.

Graines d'espoir : Sagesse et merveilles du monde des plantes, Actes Sud, 2015.

Ma Vie avec les chimpanzés, EDL, 2021.

Douglas Abrams

Dieu fait un rêve, avec Desmond Tutu, Desclée de Brouwer, 2008.

Le Rêve de Dieu, avec Desmond Tutu, Bayard Jeunesse, 2009.

Le Livre de la joie. Le bonheur durable dans un monde en mouvement, avec le Dalai-Lama et Desmond Tutu, J'ai lu, coll. « Bien-être », 2017.

© Jane Goodall et Douglas Abrams. Tous droits réservés.

© Flammarion, 2021, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-0802-1673-1

*À maman, Rusty,
Louis Leakey et David Greybeard
Jane Goodall*

*Pour Hassan Edward Carroll,
pour tous les hommes
et les femmes en quête d'espoir
Doug Abrams*



Une invitation à l'espoir

Nous traversons une période sombre.

Un peu partout dans le monde, il n'est question que de conflits armés, de discrimination raciale et religieuse, de crimes de haine, d'attaques terroristes – sans compter ce basculement politique vers l'extrême droite, qui suscite des manifestations dégénérant trop souvent dans la violence. Entre riches et pauvres, le fossé s'élargit, nourrissant colère et désordre, et, dans bien des pays, la démocratie vacille. Pour couronner le tout, la pandémie de Covid-19 s'est invitée sur la planète avec son cortège de souffrances et de morts, de chômage et de chaos économique. Reléguée momentanément au second plan, la crise climatique projette quant à elle sur l'avenir une ombre encore plus noire, qui menace l'ensemble de la vie sur Terre telle que nous la connaissons.

Les effets du changement climatique ne sont pas à venir : aujourd'hui déjà, nous en subissons les ravages avec la fonte des glaces, la hausse du niveau des mers, et des tempêtes, des ouragans et des cyclones d'une violence inédite. Partout autour du globe, les inondations se font plus terribles, les sécheresses plus longues et les

incendies plus dévastateurs. Pour la première fois, des feux ont même ravagé des zones du cercle arctique.

Vous vous dites peut-être : « Jane a près de quatre-vingt-dix ans, elle est bien placée pour savoir ce qui se passe dans le monde... et elle continue d'écrire sur l'espoir ! Elle prend ses désirs pour des réalités. C'est du pur et simple déni. »

Rien n'est plus éloigné de moi que le déni. Bien souvent, je l'avoue, je me sens abattue, tant la bataille semble perdue d'avance : bataille pour la justice sociale et environnementale, bataille contre les préjugés, le racisme, la cupidité. Prétendre dompter les forces qui se déchaînent – avidité, corruption, aveuglement – semble relever de la folie. De temps à autre, on peut être tenté de se mettre en retrait pour regarder le monde disparaître « Pas sur un boum, mais sur un murmure¹ ». Depuis plus de quatre-vingts ans, j'ai été le témoin de bien des catastrophes – le 11 Septembre, les tueries en milieu scolaire, les attentats suicides et j'en passe. Le désespoir qu'engendrent ces horreurs ne m'a pas échappé. J'ai grandi pendant la Seconde guerre mondiale, alors que le nazisme menaçait de submerger le monde. J'ai connu la Guerre froide, la course aux armements, cette époque où l'holocauste nucléaire, telle une monstrueuse épée de Damoclès, menaçait la planète. J'ai vu la torture et la mort engloutir des millions de vies humaines au fil de conflits effroyables. Comme tous ceux qui ont vécu longtemps, j'en ai traversé, des périodes sombres, j'en ai vu, des souffrances !

1. T.S. Eliot, *Les Hommes creux*, dans *La Terre vaine et autres poèmes*, traduction de Pierre Leyris, Paris, Seuil, coll. Points/Poésie, 2014, p. 110-116.

UNE INVITATION À L'ESPOIR

Mais, dans mes moments d'abattement, j'aime à me remémorer les hauts faits de tous ceux qui se sont levés pour combattre les « forces du mal », leur courage, leur ténacité, leur détermination. Le mal est parmi nous, voilà qui est incontestable. Mais les exemples de ceux qui se dressent contre lui sont ô combien plus forts et plus inspirants ! S'ils paient ce combat de leurs vies, leurs voix continuent de résonner en nous bien après leur disparition, et ils font vibrer la corde de l'espérance : oui, nous disent-ils, cette créature étrange qui, voici six millions d'années, a entamé sa longue évolution vers l'humain, cette créature belliqueuse possède au fond d'elle la bonté.

Depuis qu'en 1986, j'ai commencé à parcourir le monde pour ouvrir les yeux des humains sur les ravages sociaux et environnementaux qu'ils ont provoqués, nombre d'hommes et des femmes m'ont avoué qu'ils avaient perdu tout espoir en l'avenir. J'ai rencontré, surtout chez les jeunes, beaucoup de colère, de découragement, de résignation. Ils nous accusent d'avoir compromis leur avenir et se sentent impuissants à y rien changer. Ils ont raison. Nous n'avons pas seulement compromis leur avenir, nous le leur avons volé en puisant inconsidérément dans les ressources finies de notre planète sans nul égard pour les générations futures. Pour autant, je ne crois pas qu'il soit trop tard pour corriger les choses.

Parmi les questions que j'entends, l'une revient sans cesse : Pensez-vous, honnêtement, qu'il reste de l'espoir ? Pour notre monde, pour l'avenir de nos enfants, de nos petits-enfants ?

En toute sincérité, je réponds : oui. Il nous reste une fenêtre de tir pour réparer le mal que nous avons infligé

à notre planète – mais elle se réduit. Si l'avenir de nos enfants et celui des enfants qu'ils auront à leur tour, si la santé du monde naturel nous tiennent à cœur, il nous faut, tous ensemble, passer à l'action. Dès à présent. Après, il sera trop tard.

En quoi consiste cet « espoir » que je conserve envers et contre tout, qui me donne la force de poursuivre le seul vrai combat ? Qu'entends-je exactement par-là ?

On se méprend souvent sur le sens du mot « espoir ». On l'associe à la passivité, à une forme de complaisance dans l'illusion : « J'espère que tel événement adviendra », dit-on, les bras ballants. Mais une telle attitude est le contraire du véritable espoir, qui suppose action et engagement. Beaucoup d'entre nous sont lucides sur l'état de la planète, sans pour autant lever le petit doigt, car ils se sentent désarmés et ont perdu espoir. D'où l'importance de ce livre. Il vous aidera – du moins je l'espère (!) – à prendre conscience que vos actes, si dérisoires puissent-ils paraître, ont la capacité de tout changer. L'effet cumulé de milliers de petits gestes éthiques peut sauver notre monde, et même le rendre meilleur pour les générations futures. À quoi bon se donner la peine d'agir si l'on n'est pas persuadé que l'action sera suivie d'effet ?

Mes raisons d'espérer en ces temps difficiles vous apparaîtront clairement dans cet ouvrage. Qu'il me suffise pour l'instant de vous dire que, sans espoir, tout est perdu. C'est bien grâce à l'espoir que notre espèce survit depuis l'époque de nos lointains ancêtres de l'âge de la pierre. Quant à moi, si l'espoir ne m'avait soutenue, mon parcours improbable n'aurait jamais été possible.

UNE INVITATION À L'ESPOIR

Les pages de ce livre sont nourries de mes discussions avec mon co-auteur, Doug Abrams. Inspirée du *Livre de la joie* qu'il a écrit avec le dalai-lama et Desmond Tutu, l'idée d'adopter la forme dialoguée est venue de lui. Tout au long des chapitres qui vont suivre, Doug vous présentera, en tant que narrateur, nos entretiens qui se sont déroulés en Afrique, puis en Europe. Grâce à lui, vous allez découvrir ce que ma longue vie et mes études sur le monde naturel m'ont appris de l'espoir.

L'espoir est contagieux. Vos actions en inspireront d'autres. Mon désir le plus cher est que ce livre vous apporte du réconfort, du courage et une direction en ces temps obscurcis par l'angoisse, la peur et l'incertitude.

Je vous invite à présent à vous joindre à nous : ensemble, embarquons vers l'espoir...

Jane Goodall



I

QU'EST-CE QUE L'ESPOIR ?

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Whisky et sauce swahili

C'était la veille de notre premier entretien, j'étais un peu nerveux compte tenu de l'importance de l'enjeu. Plus que jamais, le monde avait besoin d'espoir. Depuis que j'avais contacté Jane, quelques mois plus tôt, pour lui proposer de partager dans un livre ses raisons d'espérer, ce sujet ne quittait plus mon esprit. Qu'est-ce que l'espoir ? Pourquoi l'éprouve-t-on ? A-t-il une réalité palpable ? Peut-on le cultiver ? Est-il encore de mise pour notre espèce ? Il m'incombait de poser les bonnes questions, celles qui nous agitent tous face à l'adversité et jusqu'au fond du désespoir.

Jane est une héroïne mondiale, qui sillonne la planète depuis des décennies pour porter un message d'espoir. J'étais impatient de comprendre ce qui fondait sa confiance en l'avenir, et je voulais savoir comment elle avait entretenu en elle le feu sacré tout au long de sa carrière de pionnière.

Alors que je préparais mes questions avec une anxiété fébrile, le téléphone sonna. C'était Jane. « Que diriez-vous

de dîner chez moi avec ma petite famille ? » Je venais d'atterrir à Dar es Salam, en Tanzanie. Je lui répondis que je viendrais bien volontiers. Pas question de rater cette occasion de découvrir l'icône dans son rôle de mère et de grand-mère, de la voir rompre le pain et, je le devinais, siroter un whisky.

Les rues ne portant pas de nom, trouver la maison de Jane s'avéra peu évident. Il fallait emprunter des myriades de routes poussiéreuses avant de tomber sur elle, à deux pas de la vaste propriété de Julius Nyerere, le premier président de Tanzanie. Peinant à repérer l'entrée dissimulée au milieu des arbres, le taxi tournait depuis un bon moment. Le soleil rougeoyant était près de disparaître, les rues n'étaient pas éclairées. J'avais peur d'être en retard.

Quand nous sommes enfin arrivés, Jane m'attendait à la porte. Je fus frappé par son sourire chaleureux, son regard pénétrant. Cheveux gris ramenés en arrière par une queue-de-cheval, chemise verte et pantalon kaki, elle avait tout d'un guide-ranger. Je reconnus sur sa chemise l'ancien logo de son institut, où l'on voit son profil, un chimpanzé à quatre pattes, une feuille pour symboliser l'environnement et une main figurant ces humains qui, elle l'a compris, ont eux aussi besoin d'être protégés.

Jane avait alors quatre-vingt-six ans. Bizarrement, je ne la trouvai guère vieillie depuis son premier portrait en couverture du *National Geographic*, époque de son arrivée à Gombe. Quel est le secret de cette éternelle jeunesse ? me demandai-je. Peut-être justement l'espoir, et l'engagement.

Ce qui frappe le plus chez Jane est sa volonté, qui irradie comme une force magnétique dans ses yeux

QU'EST-CE QUE L'ESPOIR ?

noisette. C'est cette force qui lui fit traverser la moitié du globe il y a bien longtemps pour étudier les animaux en Afrique, qui la pousse à sillonner la planète depuis trente ans. Avant la pandémie, Jane passait plus de trois cents jours par an à donner des conférences dans le monde entier sur la destruction de l'environnement et des terres habitables. Et le monde semble enfin commencer à l'entendre.

Sachant que Jane appréciait son whisky du soir, j'avais apporté une bouteille de sa marque favorite, le Johnnie Walker Green Label. Elle me remercia avec effusion – plus tard, seulement, elle me grondera de n'avoir pas plutôt choisi le label rouge, moins cher, pour verser la différence à l'Institut Jane Goodall.

Sa belle-fille Maria avait mitonné un plat tanzanien végétarien : riz à la noix de coco servi avec une sauce swahili aux haricots ; lentilles et petits pois agrémentés de cacahuètes moulues, curry et coriandre ; épinards sautés. Jane m'avoua se désintéresser des plaisirs gastronomiques, mais ce n'était pas mon cas, et j'en avais déjà l'eau à la bouche.

Elle déposa mon cadeau sur le comptoir du bar à côté d'un jéroboam de whisky Famous Grouse – pas moins de 4,5 litres. Ses petits-enfants le lui avaient offert en manière de plaisanterie – une « plaisanterie » déjà plus qu'à moitié vide ! Devenus adultes, ils ont hérité de son goût pour le whisky. Ils vivent aujourd'hui dans cette maison, où elle a emménagé après son second mariage, même si, à l'époque, elle passait le plus clair de son temps à Gombe. Elle-même n'y séjourne plus qu'à l'occasion de ses deux voyages annuels en Tanzanie. Encore ne s'y attarde-t-elle jamais au-delà de quelques



En haut, ma famille à Dar es Salam. De gauche à droite :
mon petit-fils Merlin et son demi-frère Kilai, le fils de Maria ;
mon petit-fils Nick, lui aussi le demi-frère de Merlin ;
ma petite-fille Angel et mon fils Grub.

Ci-dessus, Angel, qui travaille pour Roots and Shoots,
et Merlin, qui participe à la création d'un centre d'enseignement
dans une ancienne forêt vierge non loin de Dar es Salam.

QU'EST-CE QUE L'ESPOIR ?

jours, car elle doit aussi passer à Gombe et faire halte dans d'autres villes de Tanzanie.

Pour Jane, le whisky du soir est à la fois un rituel quotidien, une manière de se détendre et l'occasion de faire une pause avec ses amis. « Maman et moi trinquions tous les soirs, quand j'étais à la maison, m'expliqua-t-elle. Depuis, où que je sois dans le monde, je lève mon verre à sa santé à dix-neuf heures ! » Jane a en outre constaté que, lorsque sa voix fatigue après trop d'interviews et de conférences, une petite rasade soulage ses cordes vocales et lui permet de continuer. « Quatre chanteurs d'opéra et un rockeur célèbre m'ont confirmé que ça marchait aussi pour eux ! » ajouta-t-elle.

Je pris place près d'elle à la table de la véranda où la conversation, joyeuse et animée, allait bon train. Au-dessus de nos têtes, l'énorme bougainvillée me donna l'impression d'être au cœur d'une forêt éclairée aux chandelles. Il y avait parmi nous Merlin, l'aîné de ses petits-enfants, qui s'est brisé le cou à dix-huit ans en plongeant dans une piscine vide après une soirée arrosée avec des copains. Cet accident l'a décidé à changer de vie et à renoncer à la fête pour accompagner sa grand-mère dans sa mission. Il a aujourd'hui trente-cinq ans.

Discrète matriarche, Jane siégeait à la place d'honneur, rayonnante de fierté. Tandis qu'elle s'enduisait les coudes de lotion anti-moustique, quelques plaisanteries fusèrent sur le manque de goût des moustiques pour les plats végétariens. « Seules les femelles sucent du sang, intervint Jane. Les mâles se nourrissent exclusivement de nectar. » À ses yeux de naturaliste, ces vampires assoiffés étaient juste des mères en quête de nourriture

pour leur progéniture. Mon aversion pour ces fléaux de l'humanité n'en fut pas amoindrie pour autant.

Vers la fin du repas, il y eut un blanc dans la conversation. J'eus envie de poser à Jane quelques-unes des questions qui me tournaient dans la tête depuis que nous avons décidé de collaborer sur ce livre. En bon New-Yorkais de souche, j'éprouvais alors, je l'avoue, une certaine méfiance pour l'espoir. J'y voyais une attitude de faible, une acceptation passive : « Espérons que tout ira bien ! » Quelque chose comme une panacée, une douce illusion. Un déni obstiné, un entêtement aveugle à ignorer les faits et les dures réalités de la vie. Rien ne me répugnait davantage que le « faux espoir », cet imposteur qui nous fourvoie. À la limite, je trouvais le cynisme moins dangereux. La peur, l'angoisse me semblaient des réponses plus constructives. Au moins ont-elles le mérite de sonner l'alarme, notamment dans les périodes de crise comme celle que nous vivons.

J'avais bien des questions à lui poser. Quelle différence, selon elle, entre espoir et optimisme ? Lui était-il déjà arrivé de perdre tout espoir ? Comment ne pas le perdre lorsque tout va mal ? Mais il me faudrait patienter encore : il se faisait tard, le dîner était terminé.

L'espoir : une réalité ?

À mon retour chez elle, le lendemain matin, j'étais un peu plus détendu. Jane et moi prîmes de nouveau place sous la véranda, sur de vieilles chaises pliantes en bois tendues de toile verte. D'où nous étions, la vue

QU'EST-CE QUE L'ESPOIR ?

plongeait sur le jardin, si touffu que l'océan Indien, pourtant à deux pas, était invisible. Partout autour de nous, les oiseaux tropicaux s'égosillaient, sifflaient, gloussaient et caquetaient à qui mieux mieux. Deux gros chiens vinrent se lover aux pieds de Jane, tandis qu'un chat miaulait derrière la moustiquaire, visiblement désireux de participer à la conversation. J'eus l'impression d'être avec saint François d'Assise entouré de ses chers animaux.

J'attaquai bille en tête. « Qu'est-ce que l'espoir ? J'aimerais connaître votre définition.

— L'espoir est ce qui nous donne la force de tenir bon face à l'adversité. On désire un événement, et on est prêt à tout pour qu'il advienne. » Elle eut un sourire malicieux. « Par exemple, j'espère que ce livre sera réussi. Mais, si nous ne mouillons pas notre chemise, il y a peu de chances qu'il le soit. »

Je souris à mon tour. « Espoir partagé ! Si j'ai bien compris, pour vous, l'espoir suppose l'action ?

— Pas toujours, non. Il arrive que l'action soit impossible. Si vous êtes injustement emprisonné, vous ne pouvez évidemment rien y faire, du fond de votre cellule. Ce qui ne vous empêche pas d'espérer en sortir. En Iran, des défenseurs des guépards ont pris quatre-vingts ans de prison pour avoir posé des caméras cachées. Je suis en contact avec eux. Ils vivent dans l'espoir d'être un jour libérés grâce aux actions menées par d'autres qu'eux... Mais eux-mêmes sont impuissants. »

Ainsi donc, l'action joue un rôle essentiel, mais l'espoir peut survivre sans elle, y compris en prison. À cet instant, un chat tigré gris surgit de la maison, fit quelques pas sur le plancher de la véranda et grimpa

sur les genoux de Jane. Il s'y installa confortablement, la tête posée sur ses pattes avant.

« Les animaux connaissent-ils l'espoir ? » demandai-je.

Jane eut un petit rire. « Pendant tout le temps où Bugs attendait dedans, il espérait sans doute qu'on le laisserait sortir, dit-elle en caressant le chat. Quand il a faim, il miaule et se frotte contre mes jambes avec le dos arqué en remuant la queue, car il sait qu'en général, ce manège produit l'effet désiré. On peut dire qu'il espère que je vais lui donner à manger. Quand votre chien attend votre retour planté devant la porte-fenêtre, c'est de l'espoir. Les chimpanzés piquent souvent des colères quand ils n'obtiennent pas ce qu'ils veulent. C'est de la frustration – de l'espoir déçu. »

Donc, l'espoir n'est pas une spécificité humaine. Avant de creuser ce qu'il a d'unique chez l'être humain, je voulais mieux cerner le mot, pour le différencier de ce qu'on considère souvent comme des synonymes. « Beaucoup de religions, dans le monde, emploient indifféremment les mots *espoir* et *foi*. S'agit-il de la même chose, selon vous ?

— C'est très différent ! La foi consiste à croire qu'il existe un pouvoir caché derrière l'Univers, appelons-le Dieu, Allah, ou ce que vous voudrez. On croit que Dieu a créé le monde, qu'il y a une vie après la mort... On y croit, mais on n'en sait rien. Dans le cas de l'espoir, en revanche, on sait dans quelle direction on veut aller, et on espère que c'est la bonne. L'espoir est plus humble que la foi. Car personne ne connaît l'avenir.

— Vous disiez que l'espoir implique d'être prêt à tout pour faire advenir ce qu'on désire...

QU'EST-CE QUE L'ESPOIR ?

— Dans certains contextes, c'est essentiel. Par exemple, le cauchemar environnemental que nous vivons. Nous espérons qu'il n'est pas trop tard pour changer les choses. Mais nous savons que rien ne bougera si nous ne levons pas le petit doigt.

— Peut-on dire que l'action engendre l'espoir ?

— Oui, et inversement. Sans espoir d'améliorer la situation en agissant, on ne fait rien. L'espoir est nécessaire pour se mettre en marche. Mais, quand on agit, l'espoir se renforce. C'est un cercle vertueux.

— L'espoir serait donc... une émotion ?

— Non. Pas cela.

— Alors quoi ?

— Il participe de notre survie.

— Une compétence ?

— Non plus. Quelque chose d'inné – de plus profond. De l'ordre du don. Allez-y, proposez un mot !

— Outil ? Ressource ? Pouvoir ?

— « Pouvoir » n'est pas mal vu... Pouvoir. Outil. Pas un marteau, hein ! dit-elle avec un petit sourire.

— Une perceuse ? » suggérai-je en riant. Puis, plus sérieusement : « Un mécanisme de survie ?

— C'est mieux... Mais l'idée de « mécanisme » ne va pas.

Elle se tut, cherchant le bon mot.

« Réflexe ? Instinct ? proposai-je.

— En fait, il s'agit d'une condition de survie. Voilà. Une condition de survie de l'espèce humaine. Sans espoir, on meurt », conclut-elle.

Cette réponse ouvrait évidemment la porte à d'autres questions : Pourquoi l'espoir n'est-il pas également partagé

entre les individus ? Peut-il se renforcer pendant les périodes difficiles ?

Avez-vous déjà perdu l'espoir ?

Jane possède deux qualités rarement réunies. Des scientifiques, elle a cette volonté inflexible de se coller avec les faits ; mais la chercheuse qu'elle est éprouve aussi le désir profond d'aller sonder les questions les plus fondamentales de l'humanité.

« En tant que scientifique, est-ce que...

— Je me considère comme une naturaliste, corrigeat-elle.

— Quelle différence ? » Pour moi, un naturaliste était juste un scientifique qui exerce son métier dehors.

« Un naturaliste, dit-elle, s'intéresse aux merveilles de la nature. Il écoute sa voix et apprend d'elle en essayant de la comprendre. Un scientifique se focalise sur les faits, avec pour objectif la quantification. Pour un scientifique, la question est : "Pourquoi telle caractéristique est-elle adaptative ? Comment contribue-t-elle à la survie de l'espèce ?" On ne peut être naturaliste sans empathie, intuition et amour. Il faut savoir être attentif au bruissement des étourneaux, s'émouvoir de leur incroyable agilité. Regardez-les voler : alors qu'ils sont plusieurs milliers, comment peuvent-ils évoluer en formation compacte, virant tantôt par-ci, tantôt par-là, avant de descendre en piqué, sans jamais se toucher ? Et pourquoi ces mouvements ? Par jeu ? Pour le plaisir ? » Les yeux levés vers un nuage d'étourneaux imaginaire, Jane mimait avec ses mains leurs circonvolutions dans le ciel.

QU'EST-CE QUE L'ESPOIR ?

Des gouttes de pluie se mirent à tomber, lourdes, sonores, interrompant momentanément notre conversation. Soudain, j'eus l'impression d'avoir sous les yeux la jeune naturaliste que Jane avait été, portant sur l'Univers un regard curieux et émerveillé. Elle était alors à l'aube de sa carrière, et ses espoirs, ses rêves, devaient lui sembler si lointains, si difficiles à réaliser...

Je l'interrogeai sur les souvenirs qu'elle gardait de son premier séjour en Afrique. Elle ferma les yeux. « C'était comme un conte de fées, dit-elle. À cette époque, en 1957, il n'y avait pas de vols réguliers. Je suis venue en bateau, sur le *Kenya Castle*. Normalement, c'est environ quinze jours de navigation. Mais, à cause de la guerre entre l'Égypte et l'Angleterre, le canal de Suez était fermé, et la traversée a duré un mois. Il a fallu longer tout le continent africain en descendant jusqu'au Cap avant de remonter vers Mombasa. Une odyssee extraordinaire. »

Jane rêvait alors d'aller étudier les animaux dans la nature, un rêve né de ses lectures du voyage du Dr Dolittle et des aventures de Tarzan. « C'est moi que Tarzan aurait dû épouser », dit-elle malicieusement. La vie improbable de Jane a inspiré bien des femmes dans le monde. À son époque, aucune ne traversait la moitié de la planète pour aller s'immerger dans la jungle avec les animaux sauvages et écrire sur eux. « Et les hommes, pas davantage ! » précise souvent Jane.

Je l'invitai à me parler de sa lointaine jeunesse.

« J'étais une excellente élève, dit-elle, mais, quand j'ai eu un mon bac à dix-huit ans, mes parents n'avaient pas de quoi payer l'université. Il fallait que je travaille, alors j'ai pris des cours de secrétariat. C'était affreusement

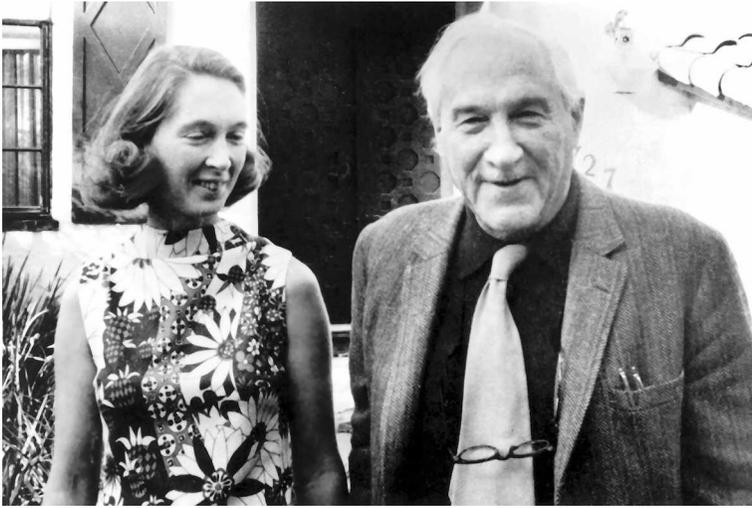
ennuyeux. Mais maman m'avait dit que je devais m'accrocher, saisir les opportunités qui se présentaient, et surtout ne pas laisser tomber. Elle répétait toujours : quand on se lance dans quelque chose, on le fait comme il faut. C'est resté un de mes mantras. On ne veut pas faire ça, on veut juste en finir... N'empêche que, si on doit le faire, on le fait de son mieux. »

L'opportunité qui se présenta à Jane prit la forme d'une amie d'enfance qui l'invita dans sa ferme familiale au Kenya. Pendant son séjour, Jane entendit parler du Pr Louis Leakey, le célèbre paléanthropologue qui a consacré sa vie à la recherche des fossiles de nos lointains ancêtres en Afrique. À cette époque, il était le conservateur du Coryndon Museum (aujourd'hui Musée national du Kenya).

« Quelqu'un m'a dit que, si je m'intéressais aux animaux, il fallait que je rencontre le Pr Leakey. J'ai pris rendez-vous avec lui. Je crois qu'il a été impressionné par ma connaissance des animaux d'Afrique – j'avais dévoré tous les livres possibles sur le sujet. Sa secrétaire avait démissionné à l'improviste deux jours avant notre rencontre, il cherchait à la remplacer... Et c'est ainsi que cette assommante formation de secrétaire a fini par payer ! »

Jane fut invitée à se joindre au Pr Leakey, à son épouse Mary et à une jeune Anglaise, Gillian, pour la campagne de fouilles annuelle dans les gorges d'Olduvai¹, en Tanzanie.

1. Les gorges d'Olduvai sont un lieu de fouilles archéologiques important, où de nombreux fossiles humains et d'animaux ont été découverts.



En compagnie du Pr Louis Leakey, (1903-1972),
le célèbre paléoprimate britannique,
l'homme qui m'a permis d'accomplir mon rêve.



Ma mère m'aidait à conserver les plantes mangées
par les chimpanzés et à faire sécher les ossements que je trouvais.
Ici, dans notre tente rachetée à l'armée.

« Vers la fin du séjour, qui durait trois mois, Louis m'a parlé d'un groupe de chimpanzés vivant dans les forêts qui bordent la rive orientale du lac Tanganyika, en Tanzanie. À l'époque, la Tanzanie était encore sous domination anglaise et portait le nom de Tanganyika. Louis m'a expliqué que l'endroit était loin de tout, sauvage et hostile, et que les animaux dangereux y pullulaient – à commencer par les chimpanzés eux-mêmes, quatre fois plus forts qu'un homme. Il cherchait quelqu'un qui ait l'esprit ouvert et la passion d'apprendre, l'amour des animaux et une patience infinie, pour l'envoyer là-bas. Je ne rêvais que d'une telle aventure... »

Louis Leakey pensait pouvoir éclairer notre compréhension de l'évolution humaine en étudiant le comportement de nos plus proches cousins dans la nature. Car, si le squelette nous en apprend beaucoup sur l'apparence, et la dentition sur l'alimentation, les fossiles restent muets sur les comportements. C'est pourquoi Leakey voulait confier cette mission à quelqu'un. Il partait du postulat que le chimpanzé et l'être humain avaient un ancêtre commun, une créature mi-singe mi-homme, ayant vécu il y a six millions d'années. Son raisonnement était le suivant : si les chimpanzés actuels (avec qui nous avons 98,6 % d'ADN commun) présentaient des traits de caractère identiques, ou comparables, à ceux des humains d'aujourd'hui, il y avait de fortes chances que ceux-ci remontent à notre ancêtre commun. Et ils constituaient donc un répertoire de comportements transmis tout au long de l'évolution. En les identifiant, se disait-il, il se ferait une meilleure idée du comportement des humains de l'âge de la pierre.

« Je ne soupçonnais pas qu'il puisse penser à moi, dit Jane, aussi suis-je tombée des nues quand il m'a demandé si j'étais prête à accepter cette mission. Louis était un authentique géant, à tous points de vue, ajouta-t-elle en souriant à l'évocation de son mentor. Par sa taille, par l'ampleur de sa vision, par son acuité intellectuelle. Et il avait un sacré sens de l'humour. Il lui a fallu un an pour réunir les fonds nécessaires. Dans un premier temps, l'administration britannique a mis son veto, horrifiée à l'idée d'envoyer une jeune femme blanche dans la jungle. Mais Louis Leakey s'est obstiné, et à la fin ils ont cédé, en émettant toutefois une condition : je devrais être accompagnée d'un Européen. Louis ne voulait pas que la personne en question me fasse concurrence, elle devait juste m'apporter un soutien logistique en arrière-plan. Et il s'est dit que maman serait parfaite. Je ne crois pas qu'il ait eu besoin de lui forcer la main... Elle adorait les défis. Sans elle, toute cette expédition aurait été impossible.

« Bernard Verdcourt, le célèbre botaniste du Coryndon Museum, nous a conduites à Kigoma – la ville la plus proche de Gombe – dans une Land Rover à faible empattement qui croulait sous le poids de notre équipement. Nous brinquebalions sur les pistes creusées d'ornières et de nids-de-poule... Plus tard, il a avoué qu'en nous déposant, il pensait ne jamais nous revoir vivantes. » Mais Jane était alors trop concentrée sur les moyens de réussir sa mission pour songer aux dangers qui l'attendaient. Elle s'interrompt un long moment, plongée dans ses souvenirs. Je la pressai de continuer : « Quand vous étiez à Gombe, vous avez écrit : "Mon avenir ne ressemble à rien. Je suis là, accroupie sur mon